

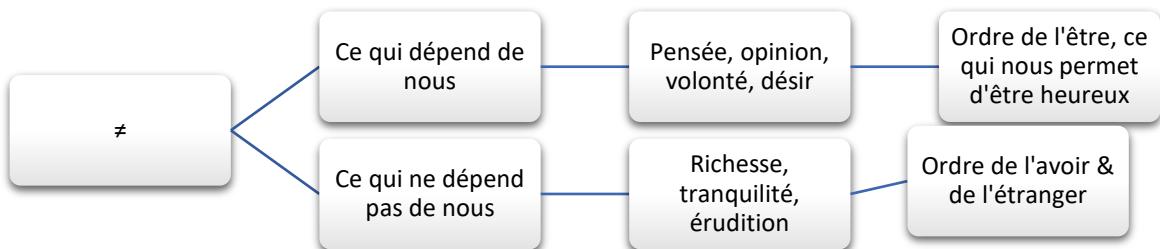
-I- le bonheur et le plaisir

A- le bonheur et ce qu'il n'est pas

« Souviens-toi que non seulement le désir d'une charge et des richesses abaissent les hommes et les assujettis à d'autres, mais encore le désir de la tranquillité, du loisir, des voyages, de l'érudition. En un mot, quelles que soit l'objet extérieur, l'estimer nous assujettis à autrui. Quelle différence y a-t-il donc entre désirer être sénateur ou désirer ne pas l'être ? Quelle différence entre désirer une charge ou désirer n'en pas avoir ? Quelle différence entre dire : « cela va mal pour moi, je n'ai rien à faire, je suis rivé à mes livres comme un cadavre », ou dire : « cela va mal pour moi, je n'ai pas le loisir de lire » ? Tout comme les salutations et charges se rangent parmi les objets extérieurs et indépendants de nous, également les livres. Ou pourquoi veux-tu lire ? Dis-le-moi. Car, comme si tu as comme fin de te distraire ou d'acquérir quelques connaissances, tu es vain et misérable. Mais, si tu rapportes ta lecture au but qu'elle doit avoir, quel autre peut-il être sinon le bonheur ? Et, si la lecture ne te procure pas ce bonheur, quelle est son utilité ? « Mais si elle ne le procure, dit l'interlocuteur, et voilà pourquoi je suis mécontent d'en être privé. »

Et quel est ce bonheur que le premier venu peut empêcher, je ne dis pas César ou un ami de César, mais un corbeau, un flûtiste, une fièvre, et mille autres choses ? Rien, au contraire, ne caractérise mieux le bonheur que de n'avoir ni interruption ni entrave. »

1. Pour ne pas soumettre le bonheur à des paramètres qui extérieur, que doit faire le philosophe ?
2. De quel ordre est-ce qui ne dépend pas de nous ?
3. De quel ordre est-ce qui dépend de nous ?
4. Ce qui est hors de nous est-il bon ou mauvais ?
5. Quelle est la finalité de la morale chez les stoïciens ?



b- le plaisir comme principe de la morale : l'hédonisme C- l'ataraxie (paix de l'âme)

Texte d'Épicure

« Habitue-toi à penser que la mort n'est rien par rapport à nous ; car tout bien - et tout mal - est dans la sensation : or la mort est privation de sensation. Par conséquent, si l'on considère avec justesse que la mort n'est rien pour nous, l'on pourra jouir de sa vie mortelle.

On cessera de l'augmenter d'un temps infini et l'on supprimera le regret de ne pas être éternel. Car il n'y a rien de redoutable dans la vie pour qui a vraiment compris qu'il n'y a rien de redoutable dans la non vie. Sot est donc celui qui dit craindre la mort, non parce qu'il souffrira lorsqu'elle sera là, mais parce qu'il souffre de ce qu'elle doit arriver. Car ce dont la présence ne nous cause aucun trouble, à l'attendre fait souffrir pour rien, Ainsi le plus terrifiant des maux, la mort, n'est rien par rapport à nous, puisque, quand nous sommes, la mort n'est pas là, et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. Elle n'est donc en rapport ni avec les vivants ni avec les morts, puisque, pour les uns, elle n'est pas et que les autres ne sont plus. Mais la foule fuit la mort tantôt comme le plus grand des maux, tantôt comme la cessation des choses de la vie` . < Le sage, au contraire, > ne craint pas de ne pas vivre : car ni vivre ne lui pèse ni il ne considère comme un mal de ne pas vivre. Et comme il ne choisit pas du tout la nourriture la plus abondante mais la plus agréable, de même ce n'est pas le temps le plus long dont il jouit, mais le plus agréable. »

II- bonheur et temporalité

A / le bonheur et les bonheurs

B- bonheur et éternité

c-le bonheur n'est pas de l' avoir mais de l'être

III-bonheur et raison :faire son devoir

A-Bonheur et vertu (faire bien)

Aristote (384-322) Nicomaque livre I chapitre VII

« pour le jour de flûte, le statuaire, pour toute espèce d'artisans et en un mot pour tous ceux qui pratiquent un travail et exerce une activité, le bien et la perfection résident, semble-t-il, dans le travail même. De toute évidence, il en est de même pour l'homme, s'il existe quelque acte qui lui sont propre. Faut-il donc admettre que l'artisan et le cordonnier en quelque travail et quelque activité particuliers, alors qu'il n'y en aurait pas pour l'homme, et que la nature aurait fait de celui-ci un oisif ou bien, de même que l'œil, la main, le pied et en mot toutes les parties du corps ont, de toute évidence, quelques fonctions à remplir, faut-il admettre pour l'homme également quelque activité, en outre de celle que nous venons d'indiquer ? Quelles pourraient-elles être ? Car, évidemment, la vie est commune à l'homme ainsi qu'aux plantes ; et nous cherchons ce qui le caractérise spécialement. Il faut donc mettre à part la nutrition et la croissance. Viendrait ensuite la vie de sensations, mais, bien sûr celle-ci appartient également au cheval, au bœuf et à tout être animé. Encore y faut-il distinguer deux parties : l'une obéissant, pour assigner à la raison, l'autre possédant la raison, et s'employant à penser comme elle s'exerce de cette double manière, il faut la considérer dans son activité épanouie, car c'est alors qu'elle se présente avec le plus de supériorité./Si le propre de l'homme et l'activité de l'âme, en accord complet ou partiel avec la raison ; si nous affirmons que cette fonction est propre à la nature de l'homme vertueux, comme lorsqu'on parle du citharède et du citharède accompli et qu'il en est de même en un mot de toutes circonstances, en tenant compte de la supériorité qui, après le mérite, vient couronner l'acte, le citharède jouant de la cithare, le citharède accompli en jouant bien : s'il en est ainsi, nous supposons que le propre de l'homme et un certain genre de vie, que ce genre de vie et l'activité de l'âme, accompagné d'action raisonnable et que chez l'homme accompli tout ce fait selon le bien et le beau, chacun de ces actes s'exécutant à la perfection selon la vertu qui lui est propre. À ces conditions, le bien propre à l'homme et l'activité de l'âme, en conformité avec la vertu ; et si les vertus sont nombreuses, selon celle qui est la meilleure et la plus accomplie./ Il en va de même dans les une vie complète. Car une hirondelle ne fait pas le printemps, n'ont plus qu'une seule journée de soleil ; de même ce n'est ni un seul jour ni un cours intervalles de temps qui font la félicité et le bonheur. »

B/ Le bonheur, une compréhension de la nécessité

Spinoza éthique 5° partie

Démonstration

La Béatitude consiste dans l'amour envers Dieu, et cet Amour naît lui-même du troisième genre de connaissance ; ainsi Cet Amour doit être rapporté à l'Âme en tant qu'elle est active, et par suite il est la vertu même.

En outre, plus l'Âme s'épanouit en cet Amour divin ou cette Béatitude, plus elle est connaissante. C'est-à-dire plus grand est son pouvoir sur les affections et moins elle pâtit des affections qui sont mauvaises par suite donc de ce que l'Âme s'épanouit en Amour divin ou Béatitude, elle a le pouvoir de réduire les appétits sensuels. Et puisque la puissance de l'homme pour réduire les affections consiste dans l'entendement seul, nul n'obtient cet épanouissement de la Béatitude par la réduction des appétits sensuels, mais au contraire le pouvoir de les réduire naît de la Béatitude elle-même.

SCOLIE (...) Si la voie que j'ai montré qui Conduit à la Béatitude paraît extrêmement ardue, encore y peut-on entrer. Et cela certes doit être ardu qui est trouvé si rarement. Comment serait-il possible, si le salut était sous la main et si l'on y pouvait parvenir sans grand-peine, qu'il fut négligé par presque tous ?

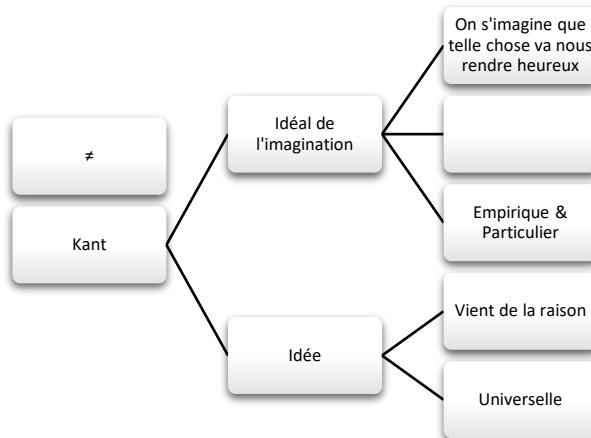
Mais tout ce qui est beau est difficile autant que rare.

C / le bonheur, un idéal de l'imagination

Kant Fondements de la métaphysique des mœurs

Le concept du bonheur est un concept si indéterminé, que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et il veut./ La raison en est que tous les éléments qui font partie du concept du bonheur sont dans leur ensemble empiriques, c'est-à-dire qu'ils doivent être empruntés à l'expérience; et que cependant pour l'idée du bonheur un tout absolu, un maximum de bien-être dans mon état présent et dans toute ma condition future, est nécessaire./ Or il est impossible qu'un être fini, si perspicace et en même temps si puissant qu'on le suppose, se fasse un concept déterminé de ce qu'il veut ici véritablement. Veut-il la richesse ? Que de soucis, que d'envie, que de pièges ne peut-il pas par-là attirer sur sa tête. Veut-il beaucoup de connaissance et de lumière ? Peut-être cela ne fera-t-il que lui donner un regard plus pénétrant pour lui représenter d'une manière d'autant plus terrible les maux qui jusqu'à présent se dérobent encore à sa vue et qui

sont pourtant inévitables ou bien que charger de plus de besoins encore ses désirs qu'il a déjà bien assez de peine à satisfaire. Veut-il une longue vie ? Qui lui répond que ce ne serait pas une longue souffrance ? Veut-il du moins la santé ? Que de fois l'indisposition du corps a détourné d'excès où aurait fait tomber une santé parfaite, etc. ! Bref, il est incapable de déterminer avec une entière certitude d'après quelque principe ce qui le rendrait véritablement heureux: pour cela il lui faudrait l'omniscience [...] Il suit de là que les impératifs de la prudence, à parler exactement, ne peuvent commander en rien, c'est-à-dire représenter des actions d'une manière objective comme pratiquement nécessaires, qu'il faut les tenir plutôt pour des conseils (consilia) que pour des commandements (procepta) de la raison ./ Le problème qui consiste à déterminer d'une façon sûre et générale quelle action peut favoriser le bonheur d'un être raisonnable est un problème tout à fait insoluble, il n'y a donc pas à cet égard d'impératif qui puisse commander, au sens strict du mot, de faire ce qui rend heureux, parce que le bonheur est un idéal, non de la raison, mais de l'imagination, fondé uniquement sur des principes empiriques, dont on attendrait vainement qu'ils puissent déterminer une action par laquelle serait atteinte la totalité d'une série de conséquences en réalité infinie.,



Alain propos du 6 novembre 1922

Il y a un genre de bonheur qui ne tient pas plus à nous qu'un manteau. Ainsi le bonheur d'hériter ou de gagner à la loterie ; aussi la gloire, car elle dépend de rencontres. Mais le bonheur qui dépend de nos puissances propres est au contraire incorporé ; nous en sommes encore mieux teints que n'est de pourpre la laine. Le sage des temps anciens, se sauvant du naufrage et abordant tout nu, disait : « Je porte toute ma fortune avec moi. » Ainsi Wagner portait sa musique et Michel-Ange toutes les sublimes figures qu'il pouvait tracer. Le boxeur aussi à ses poings et ses jambes et tout le fruit de ses travaux autrement que l'on a

une couronne ou de l'argent. Toutefois il y a plusieurs manières d'avoir de l'argent, et celui qui sait faire de l'argent, comme on dit, est encore riche de lui-même dans le moment qu'il a tout perdu.

Les sages d'autrefois cherchaient le bonheur ; non pas le bonheur du voisin, mais leur bonheur propre. Les sages d'aujourd'hui s'accordent à enseigner que le bonheur propre n'est pas une noble chose à chercher, les uns s'exerçant à dire que la vertu méprise le bonheur, et cela n'est pas difficile à dire; les autres enseignant que le commun bonheur est la vraie source du bonheur propre, ce qui est sans doute l'opinion la plus creuse de toutes, car il n'y a point d'occupation plus vaine que de verser du bonheur dans les gens autour comme dans des outres percées; j'ai observé que ceux qui s'ennuient d'eux-mêmes, on ne peut point les amuser; et au contraire, à ceux qui ne mendient point, c'est à ceux-là que l'on peut donner quelque chose, par exemple la musique à celui qui s'est fait musicien. Bref, il ne sert point de semer dans le sable ; et je crois avoir compris, en y pensant assez, la célèbre parabole du semeur, qui juge incapables de recevoir ceux qui manquent de tout. Qui est puissant et heureux par soi sera donc heureux et puissant par les autres encore en plus. Oui, les heureux feront un beau commerce et un bel échange ; mais encore faut-il qu'ils aient en eux du bonheur, pour le donner. Et l'homme résolu doit regarder une bonne fois de ce côté-là ce qui le détourne d'une certaine manière d'aimer qui ne sert point.

M'est avis, donc, que le bonheur intime et propre n'est point contraire à la vertu, mais plutôt est par lui-même vertu, comme ce beau mot de vertu nous en avertit, qui veut dire puissance. Car le plus heureux au sens plein est bien clairement celui qui jettera le mieux par-dessus bord l'autre bonheur, comme on jette un vêtement. Mais sa vraie richesse il ne la jette point, il ne le peut ; non pas même le fantassin qui attaque ou l'aviateur qui tombe ; leur intime bonheur est aussi bien chevillé à eux-mêmes que leur propre vie ; ils combattent de leur bonheur comme d'une arme; ce qui a fait dire qu'il y a du bonheur dans le héros tombant. Mais il faut user ici de cette forme redressant qui appartient en propre à Spinoza et dire : ce n'est point parce qu'ils mouraient pour la patrie qu'ils étaient heureux, mais au contraire, c'est parce qu'ils étaient heureux qu'ils avaient la force de mourir. Qu'ainsi soient tressées les couronnes de novembre.

- 1) quelle est la définition du bonheur pour Alain ?
- 2) définir le mot vertu.
- 3) quel est le lien entre vertu et bonheur ?

Spinoza éthique 5° partie

Démonstration

La Béatitude consiste dans l'amour envers Dieu, et cet Amour naît lui-même du troisième genre de connaissance ; ainsi Cet Amour doit être rapporté à l'Âme en tant qu'elle est active, et par suite il est la vertu même.

En outre, plus l'Âme s'épanouit en cet Amour divin ou cette Béatitude, plus elle est connaissante. C'est-à-dire plus grand est son pouvoir sur les affections et moins elle pâtit des affections qui sont mauvaises par suite donc de ce que l'Âme s'épanouit en Amour divin ou Béatitude, elle a le pouvoir de réduire les appétits sensuels. Et puisque la puissance de l'homme pour réduire les affections consiste dans l'entendement seul, nul n'obtient cet épanouissement de la Béatitude par la réduction des appétits sensuels, mais au contraire le pouvoir de les réduire naît de la Béatitude elle-même.

SCOLIE (...) Si la voie que j'ai montré qui Conduit à la Béatitude paraît extrêmement ardue, encore y peut-on entrer. Et cela certes doit être ardu qui est trouvé si rarement. Comment serait-il possible, si le salut était sous la main et si l'on y pouvait parvenir sans grand-peine, qu'il fut négligé par presque tous ? Mais tout ce qui est beau est difficile autant que rare.

Épicure lettre à Ménécée

Il faut, en outre, considérer que, parmi les désirs, les uns sont naturels, les autres vains, et que, parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires, les autres naturels seulement. Parmi les désirs nécessaires, les uns le sont pour le bonheur, les autres pour l'absence de souffrances du corps, les autres pour la vie même En effet, une étude de ces désirs qui ne fasse pas fausse route, sait rapporter tout choix et tout refus à la santé du corps et à l'absence de troubles de l'âme, puisque c'est là la fin de la vie bienheureuses. Car c'est pour cela que nous faisons tout : afin de ne pas souffrir et de n'être pas troublés. Une fois cet état réalisé en nous, toute la tempête de l'âme s'apaise, le vivant n'ayant plus à aller comme vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose par quoi rendre complet le bien de l'âme et du corps. Alors, en effet, nous avons besoin du plaisir quand, par suite de sa non-présence, nous souffrons, < mais quand nous ne souffrons pas, > nous n'avons plus besoin du plaisir.

Et c'est pourquoi nous disons que le plaisir est le principe et la fin de la vie bienheureuse. Car c'est lui que nous avons reconnu comme le bien premier et connaturel, c'est en lui que nous trouvons le principe de tout choix et de tout refus, et c'est à lui que nous aboutissons en jugeant tout bien d'après l'affection comme

critère. Et parce que c'est là le bien premier et connaturel, pour cette raison aussi nous ne choisissons pas tout plaisir, mais il y a des cas où nous passons par-dessus de nombreux plaisirs, Lorsqu'il en découle pour nous un désagrément plus grand ; et nous regardons beaucoup de douleurs comme valant mieux que des plaisirs quand, pour nous, un plaisir plus grand suit, pour avoir souffert longtemps. Tout plaisir donc, du fait qu'il a 'une nature appropriée < à la nôtre >, est un bien : tout plaisir, cependant ne doit pas être choisi ; de même aussi toute douleur est un mal, mais toute douleur n'est pas telle qu'elle doive toujours être évitée. Cependant, c'est par la comparaison et l'examen des avantages et des désavantages qu'il convient de juger de tout cela. Car nous en usons, en certaines circonstances, avec le bien comme s'il était un mal, et avec le mal, inversement, comme s'il était un bien.

Et nous regardons l'indépendance < à l'égard des choses extérieures > comme un grand bien, non pour qu'absolument nous vivions de peu, mais afin que, si nous n'avons pas beaucoup, nous nous contentions de peu, bien persuadés que ceux-là jouissent de l'abondance avec le plus de plaisir qui ont le moins besoin d'elle, et que tout ce qui est naturel est facile à se procurer, mais ce qui est vain difficile à obtenir. Les mets simples donnent un plaisir égal à celui d'un régime somptueux, une fois supprimée toute la douleur qui vient du besoin ; et du pain d'orge et de l'eau donnent le plaisir extrême, lorsqu'on les porte à sa bouche dans le besoin. L'habitude donc de régimes simples et non dispendieux est propre à parfaire la santé, rend l'homme actif dans les occupations nécessaires de la vie, nous met dans une meilleure disposition quand nous nous approchons, par intervalles, des nourritures coûteuses et nous rend sans crainte devant la fortune.

Quand donc nous disons que le plaisir est la fin, nous ne parlons pas des plaisirs des gens dissolus et de ceux qui résident dans la jouissance, comme le croient certains qui ignorent la doctrine, ou ne lui donnent pas leur accord- ou l'interprètent mal, mais du fait, pour le corps, de ne pas souffrir, pour l'âme, de n'être pas troublée. Car ni les beuveries et les festins continuels, ni la jouissance des garçons et des femmes, ni celle des poissons et de tous les autres mets que porte une table somptueuse, n'engendrent la vie heureuse, mais le raisonnement sobre cherchant les causes de tout choix et de tout refus, et chassant les opinions par lesquelles le trouble le plus grand s'empare des âmes. . -

Épicure à Ménécée, salut.

Que nul, étant jeune, ne tarde à philosopher, ni, vieux, ne se lasse de la philosophie. Car il n'est, pour personne, ni trop tôt ni trop tard, pour assurer la santé de l'âme. Celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu ou qu'il est passé, est semblable à celui qui dit que le temps du bonheur n'est pas encore venu ou qu'il n'est plus. De sorte qu'ont à philosopher et le jeune et le vieux, celui-ci pour que, vieillissant, il soit jeune en biens par la gratitude de ce qui a été, celui-là pour que, jeune, il soit en même temps un ancien par son absence de crainte de l'avenir. Il faut donc méditer sur ce qui procure le bonheur, puisque, lui présent, nous avons tout, et, lui absent faisant tout pour l'avoir.

1. Il y a-t-il un temps propice pour pratiquer la philosophie selon Épicure ?

2. A quelle fin vise la philosophie ?
3. Qu'entend Épicure par santé de l'âme ?
4. Comment peut-on parvenir au bonheur d'après Épicure ?
5. La pensée d'Épicure s'appelle comment ?

Épicure Maximes capitales

V Il n'est pas possible de vivre avec plaisir sans vivre, par prudence, honnêteté et justice, < ni de vivre avec prudence, honnêteté et justice > sans vivre avec plaisir. Celui à qui manque ce à partir de quoi vivre avec prudence, honnêteté et justice n'est pas possible que celui-là vive avec plaisir.

VI Pour s'assurer la sécurité du côté des hommes le pouvoir et de la royauté est un bien selon la nature, pour autant qu'à partir d'eux on puisse se la procurer.

VIII Aucun plaisir n'est en soi un mal ; mais les choses qui produisent certains plaisirs apportent en bien plus grand nombre les importunités que les plaisirs.

VII Certains ont voulu avoir renom et considération, pensant ainsi se procurer ainsi la sécurité du côté des hommes ; si de la sorte, leur vie se passe dans la sécurité, ils ont obtenu le bien selon la nature, mais s'ils ne vivent pas dans la sécurité, ils n'ont pas ce à quoi ils sont tendus à l'origine, en suivant leur propre nature.

« Habitue-toi à penser que la mort n'est rien par rapport à nous ; car tout bien - et tout mal - est dans la sensation : or la mort est privation de sensation. Par conséquent, si l'on considère avec justesse que la mort n'est rien pour nous, l'on pourra jouir de sa vie mortelle.

On cessera de l'augmenter d'un temps infini et l'on supprimera le regret de ne pas être éternel. Car il n'y a rien de redoutable dans la vie pour qui a vraiment compris qu'il n'y a rien de redoutable dans la non vie. Sot est donc celui qui dit craindre la mort, non parce qu'il souffrira lorsqu'elle sera là, mais parce qu'il souffre de ce qu'elle doit arriver. Car ce dont la présence ne nous cause aucun trouble, à l'attendre fait souffrir pour rien, Ainsi le plus terrifiant des maux, la mort, n'est rien par rapport à nous, puisque, quand nous sommes, la mort n'est pas là, et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. Elle n'est donc en rapport ni avec les vivants ni avec les morts, puisque, pour les uns, elle n'est pas et que les autres ne sont plus. Mais la foule fuit la mort tantôt comme le plus grand des maux, tantôt comme la cessation des choses de la vie'. < Le sage, au contraire, > ne craint pas de ne pas vivre : car ni vivre ne lui pèse ni il ne considère comme un mal de ne pas vivre. Et comme il ne choisit pas du tout la nourriture la plus abondante mais la plus agréable, de même ce n'est pas le temps le plus long dont il jouit, mais le plus agréable. »

1-Pour ne pas soumettre le bonheur à des paramètres qui extérieur, que doit faire le philosophe ?

2- Qu'est-ce qui ne dépend pas de nous ?

